

Propos sur l'Héraldique Valaisanne

Ces quelques mots sont consacrés à une science qui constitue une simple branche du genre d'études qui nous sont chères et grâce à laquelle fut permise l'identification de maint document et de maint vestige historique. Je veux parler de l'héraldique.

Cette science du blason fait actuellement l'objet d'un regain d'attention dans la plupart de nos cantons suisses. Lucerne, Berne, Soleure et Vaud, d'autres villes ou cantons encore, ont vu paraître de nouveaux armoriaux complètement remaniés selon les données les plus récentes. Neuchâtel est en train de publier un ouvrage qui promet d'être un chef-d'œuvre du genre et le Valais met la dernière main à un volume qui paraîtra sous les auspices de l'Etat ; préparé par les soins de nos Archives Cantonales, avec le concours de nos deux sociétés d'histoire, il promet de répondre à toutes les espérances que nous mettons en lui. Je me fais un plaisir de le recommander à tous les amis du passé qui n'y auraient pas encore souscrit.

Cet Armorial valaisan sera d'autant plus le bienvenu, que la science héraldique est chez nous assez peu développée. La principale source à laquelle on pouvait recourir jusqu'ici était l'*Armorial historique du canton du Vallais* renfermant les armoiries de nombreuses familles valaisannes, recueillies par Jacques-Etienne d'Angreville et publiées après la mort de celui-ci, en 1868, par le Lt-colonel de Mandrot. Cet ouvrage, fort intéressant pour l'époque, ne répondait plus aux découvertes faites depuis lors et demandait à être entièrement remis au point et abondamment complété.

Comme autres sources où le chercheur pouvait également se documenter, mentionnons un travail de Charles-Louis de Bons, paru en 1859 et intitulé *Armoiries et Sceaux du Valais*, quelques écus publiés dans l'*Armorial de la Suisse* édité par le Café Hag, et aussi l'*Armorial de la famille de Courten*, qui termine la magnifique généalogie de cette famille publiée à Metz en 1885. Signalons encore certaines notices du *Dictionnaire Historique et Biographique de la Suisse*, ainsi que divers articles publiés dans les *Archives Héraldiques Suisses* et dans nos *Annales Valaisannes*.

C'est donc avec joie que nous verrons nos armoiries valaisannes

judicieusement regroupées dans un travail bien revu et tout à fait complet.

■ ■ ■

Avant de m'attacher à quelques particularités qui constitueront l'objet principal de cet article, j'estime nécessaire de passer brièvement en revue certaines règles essentielles de la science du blason, qui seront utiles pour une meilleure intelligibilité de ce qui va suivre.

Lorsque l'héraldiste qualifie d'« *armes* » ce que le profane appelle — avec raison d'ailleurs — un écusson, cela ne manque pas d'étonner les non initiés. Et pourtant, il s'agit bien là d'une arme primitive, arme défensive et importante entre toutes : c'est un *écu*, c'est-à-dire le bouclier, qui faisait partie de l'armure des chevaliers d'autrefois. Comme il



Fig. 1. Ex-libris de Jacques-Maurice de Riedmatten, seigneur de St-Gingolph († 1713).

n'était pas aisé, dans les tournois ou dans les batailles, de reconnaître les combattants sous leur casque fermé, ceux-ci portaient sur leur bouclier une marque distinctive qui, reproduite plus tard sur papier dans la forme même de l'écu, est devenue pour chaque famille le signe distinctif du blason.

Cet écu est généralement complété par les autres pièces de l'armure qui constituent ce que



Fig. 2. Ex-libris de Jean-Emmanuel Kuntschen († 1739).

l'on appelle en héraldique les *armes extérieures*. Examinons par exemple la fig. 1 ; nous voyons que l'on a posé sur le bouclier en question le casque ou *heaume* qui sert de *timbre* à l'écu ; ce casque est surmonté d'une torche, soit d'une couronne qui indique le rang de noblesse du guerrier, depuis le titre de simple chevalier jusqu'à celui d'archiduc et de prince du sang. Au-dessus se trouve le cimier, qui était également une marque distinctive du seigneur et qui était formé, soit de plumes

d'autruche multicolores, soit de figures diverses empruntées souvent à l'écu lui-même. Enfin nous voyons voltiger tout autour les lambrequins, dont la vraie signification échappe souvent au profane. C'est la représentation d'un manteau de guerre, découpé en lobes enroulés et stylisés.

Ces lambrequins suivirent les styles de l'époque. A l'origine, le manteau a souvent gardé sa forme primitive très reconnaissable ; t a n t ô t deux nœuds en torchons l'étaient simplement en forme de draperie, tantôt ses pans, ornés ou non de glands, flottent sans nul apprêt.



Fig. 3. Ex-libris
de l'évêque de Sion François-Joseph Supersaxo
(† 1734).

Sous la Renaissance, l'on préfère cependant découper ces lambrequins en bandes et en lobes (fig. 2) que l'on enroule ensuite en un jeu de cartouches très compliqués, qui se perpétue jusque dans les styles Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, Empire et même jusqu'à notre époque contemporaine. On trouve, en effet, de nos jours, des interprétations de lambrequins de fort belle tenue qui s'apparentent judicieusement aux données de l'architecture et de la décoration de notre époque.

Les nobles qui entraient dans les ordres renonçaient aux attributs guerriers. Ils ne conservaient que l'écu, qu'ils timbraient d'un chapeau ecclésiastique dont le nombre de houppes marquait le degré de leur dignité (fig. 3) ; certains prélats prenaient comme timbre la mitre, symbole de leurs hautes fonctions (fig. 4), ou même la couronne, marque de leur pouvoir temporel.

Ces couronnes, de diverses formes, emblèmes de l'autorité, surmontent aussi les armoiries des états et des villes, témoin cette vignette de la ville de Sion (fig. 5).

Il me souvient, à ce propos, d'avoir vu, il y a quelques années, exposé à l'avenue de la gare à Monthey, un magnifique porte-manteau en bois sculpté, décoré des armes de notre cité. Seulement... voilà... : ces armoiries étaient coiffées d'un superbe casque empanaché, comme si quelque bienfaisant génie avait réussi le prodige de mettre toutes les têtes sous un même bonnet ! La sculpture était fort bien exécutée mais l'hérésie héraldique la surpassait de beaucoup encore !

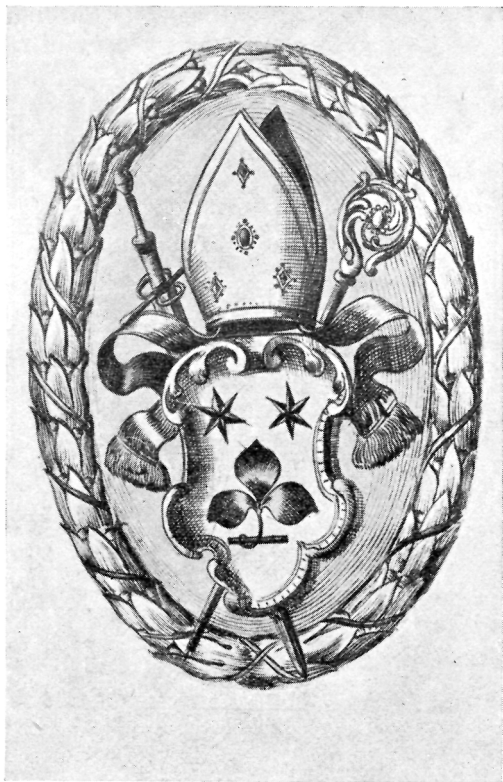


Fig. 4. Ex-libris de l'évêque de Sion
Adrien IV de Riedmatten
(† 1672).

Mais revenons-en à l'écu !



Pour être résistant et remplir son but, le bouclier était généralement construit en tôle d'acier. On le décorait d'emblèmes ou pièces honorables, qui étaient ciselées en or ou en argent et rivées ensuite sur l'écu ; ce der-

nier était ensuite revêtu, un peu à la manière des cloisonnés, d'émaux de couleurs variées. C'est pourquoi, en héraldique, la couleur s'appelle un *émail*. On distingue ainsi deux métaux : l'or et l'argent, et cinq émaux : le gueules ou rouge, l'azur ou bleu, le sinople ou vert, le pourpre ou violet et le sable ou noir.

Plus tard on préféra tendre sur le bouclier des tissus de la couleur voulue que l'on fixait par les pièces de métal qui faisaient, en quelque sorte, fonction de clous. C'est de cette construction purement technique que provient la règle héraldique qui exige de mettre toujours métal sur couleur.

De cette technique proviennent encore d'autres termes que l'on ne s'explique pas à première vue. Ainsi une bande étroite au sommet de l'écu s'appelle un *chef* ; si cette pièce est de même émail que le champ, on l'appelle un *chef cousu*. Pourquoi cela ? Tout simplement parce que, pour obtenir cet effet, on devait coudre ensemble, par exemple, du drap rouge et du drap bleu et le tendre ensuite sur le bouclier. C'est ainsi que l'on obtenait un écu « de gueules au chef cousu d'azur ».

Au lieu d'étoffe, on utilisait dans certains cas des fourrures précieuses, soit le vair (dont était faite la pantoufle de Cendrillon) et l'hermine, qui servait aussi à doubler les manteaux des dignitaires.

Je puis présenter ici, comme exemple d'écu tendu de fourrure, les armes de la famille de Lavallaz (fig. 6), parties, c'est-à-dire partagées, la première moitié portant les armoiries des Du Fay, la seconde celles de la seigneurie de la Vallaz qui portaient trois mouchetures d'hermine.

Je m'excuse d'avoir répété ici des



Fig. 5. Armes de la ville de Sion.



Fig. 6. Ex-libris de Pierre-François-Marie du Fay de La Vallaz († 1710).

règles généralement connues. Cette démonstration tend simplement à prouver que les termes du blason, si compliqués ou si saugrenus qu'ils puissent paraître, sont parfaitement et logiquement déduits des circonstances mêmes et que le langage héraldique, loin d'être un jargon arbitraire, est au contraire une langue technique dont il suffit de comprendre l'origine.



Examinons maintenant d'où proviennent et ce que représentent les armoiries de nos familles valaisannes.

En tête de son « Abrégé du Blason en Vers », publié à Lyon en 1681, le Père François Menestrier, l'un des classiques de l'héraldique, écrivait les lignes suivantes :

*Le Blason, composé de différens émaux,
N'a que 4 couleurs, 2 panes, 2 métaux,
Et les marques d'honneur qui suivent la naissance
Distinguent la Noblesse et sont sa récompense.*

En effet, l'écu, tel que nous venons de le voir, était bien une marque de noblesse, puisqu'il dérivait directement de l'arme des chevaliers.



Fig. 7. Armes de la famille
Wolff, de Sion
(XVII^e s.).

Toutefois, dans nos dixains, comme dans les Liges Suisses, le blason prit de très bonne heure une autre signification : les Confédérés et leurs alliés voulurent posséder des armoiries, non point pour les porter au combat, où ils ne connaissaient que les couleurs de leurs glorieuses bannières, mais bien pour en faire la marque distinctive de leur qualité d'hommes libres.

C'est ainsi qu'en Valais, depuis des temps fort anciens, nous trouvons en parallèle deux types d'armes : celles qui, octroyées par lettres patentes, marquaient l'anoblissement de leurs possesseurs, et celles qui, adoptées par les familles bourgeoises, étaient simplement la caractéristique de citoyens conscients de leurs prérogatives, qui estimaient avoir le même droit que les nobles à arborer leurs couleurs.

Nous commencerons par l'étude de cette héraldique démocratique, non seulement parce qu'elle est la plus répandue, mais aussi parce qu'elle

a, comme nous le verrons par la suite, souvent précédé chez nous les armes de noblesse.

Nos armoiries bourgeoises ont d'ailleurs eu, dans les contrées helvétiques, un vénérable et intéressant ancêtre : la *marque domestique* ou *Hausmarke*. Alors qu'au Moyen-Age le vasselage sévissait encore dans toute sa rigueur et que les serfs ne pouvaient rien posséder en propre, leur corps lui-même appartenant au seigneur, les hommes libres de nos vallées étaient propriétaires absolus de leurs troupeaux, de leurs demeures et de ce que celles-ci renfermaient. Jaloux de leurs biens, ils tenaient à marquer d'un signe distinctif leurs outils et leurs ustensiles. Telle fut l'origine de ces « marques domestiques »



Fig. 8. Ex-libris de l'évêque de Sion François-Frédéric Ambüel († 1780).

que l'on entaillait au couteau, que l'on vernissait au pinceau ou que l'on appliquait à la marque à feu si l'on disposait dans le village d'un ferronnier assez habile pour graver des empreintes de ce genre. La sculpture au couteau prescrivait un motif simple, formé de traits rectilignes où la croix, le triangle et le 4 de chiffre se combinaient en figures spécifiques facilement reconnaissables pour chacun et par chacun.

A ces « *Hausmarken* » s'apparentaient les « *marques de métiers* », telles ces « *Steinmetzerzeichen* », à l'aide desquelles les tailleurs de pierre reconnaissaient leurs matériaux. Les charpentiers utilisaient des signes de même nature et les épiciers eux-mêmes avaient adopté des figures de ce genre pour marquer, avant de les confier aux transporteurs, les caisses et sacs de denrées qu'ils allaient acheter à l'étranger.

Aussi bien, lorsque les citoyens de nos dixains, à l'instar de ceux des Liges helvétiques, voulurent posséder un écu aux vives couleurs, nombre d'entre eux se bornèrent-ils à reporter sur un champ approprié leurs marques de maison ou de métier. Citons en exemples les armoiries des familles Galley de Massongex ou Walker de Mörel, qui procèdent nettement de cette origine.



Fig. 9. Armes anciennes de la famille de Kalbermatten (XVII^e s.).

figurer dans ses armes une authentique channe, en l'accompagnant d'une grappe destinée à préciser que le précieux pot n'était point voué à de la vulgaire eau de fontaine.

Ce dernier exemple nous amène à signaler les *armes parlantes*, jeux de mots blasonnés, manières de rébus héraldiques, où le meuble du blason évoque le nom de la famille. Cette forme est fréquente en Valais comme dans tous les pays.

Les Torrenté de Monthey utilisent ainsi un *torrent* qui passe en bande ondée. Quant au loup dévorant de la fig. 7, il évoque, par simple énonciation, le nom des Wolff, de Sion.

Chose remarquable, ces diverses armoiries bourgeoises observent généralement fort rigoureusement les règles du blason, notamment celle « métal sur émail », comme si un populaire juge d'armes avait présidé à leur élaboration. Elles étaient même si correctement blasonnées que de nombreuses lettres de noblesse les ont maintenues en tant que quartiers dans les nouvelles armes de concession.

D'autres bourgeois cherchèrent dans certaines figures empruntées à la nature — astres, plantes, animaux — ou dans la combinaison de diverses pièces usuelles du blason, de quoi meubler leurs armoiries.

En Valais, comme ailleurs, d'aucuns recoururent tout simplement à l'utilisation d'emblèmes professionnels. Ainsi le chef de la famille Guntern, de Conches, mit à l'honneur son équerre de charpentier, et la famille Pottier, de Monthey, qui doit sans doute son nom à un maître habile dans l'art du potier d'étain, fait

EX BIBLIOTHECA Equitis de Kalbermatten.



Fig. 10. Ex-libris du chevalier Jacques-Arnold de Kalbermatten († 1733).

Voyons, par exemple, celles concédées au XVI^e siècle par Henri IV de France à Peter Ambüel. Cette famille de Loèche, qui latinisa son nom en « Collinus », avait des armes parlantes, dans lesquelles trois « collines » étaient surmontées d'un chevron. La lettre patente se borna à écarteler ces anciennes armoiries avec la fleur-de-lys des Bourbon (fig. 8).

La famille Kalbermaten portait primitivement dans son écu, comme pièce principale, un tau de sable (fig. 9), qui était probablement à l'origine une marque domestique. Lorsque Louis XIV anoblit en 1712 le chevalier Jacques Arnold de Kalbermatten, il maintint cette forme comme premier quartier en y ajoutant également une autre pièce au lys royal de France (fig. 10), le signe ancestral du citoyen valaisan figurant dignement dans la nouvelle marque de noblesse.

Je pourrais multiplier ces exemples, mais je me bornerai à compléter cet exposé sur les armes de noblesse en parlant encore des *brisures*. Écoutez ici ce que nous dit le Père Ménétrier au sujet des armoiries, qui

*Servent à distinguer les fief [sic] et les maisons
Et des Communautés composent les Blasons.
De leurs termes précis énoncez les figures
Selon qu'elles auront de diverses postures.
Le Blason plein échoit en partage à l'aîné,
Tout autre doit briser comme il est ordonné.*

Effectivement, les armes des nobles familles appartenaient à l'aîné, avec les terres et principales seigneuries. Les branches cadettes devaient « briser », c'est-à-dire apporter une modification au blason primitif, soit en changeant les émaux, soit en écartelant avec d'autres quartiers, soit en ajoutant de nouveaux meubles à l'écu.



Fig. 11. Armes de Pierre-François-Joseph Du Fay de la Vallaz (XVIII^e s.).

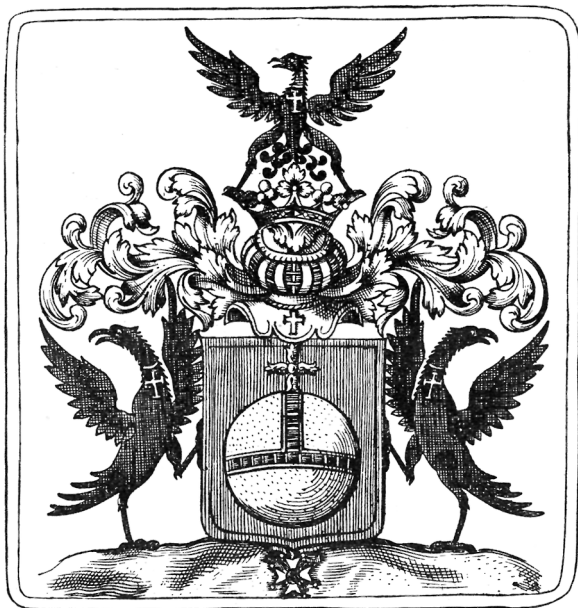


Fig. 12. Ex-libris de Melchior-François de Courten († 1728).

d'hui la famille de Lavallaz ; sur le blason de Pierre-François-Joseph de la Vallaz (fig. 11), l'on voit en chef l'hermine de la seigneurie de la Vallaz, en pointe les armoiries de la seigneurie de Châtillon, et en cœur l'on retrouve les armes primitives des Du Fay.

Nous rencontrons en Valais de nombreux exemples de pareilles brisures.

La famille de Courten fait exception à cette règle, toutes les branches portant un seul et même écu : de gueules au monde d'or, ceintré de sable et croisé d'or (fig. 12). Cette exception n'est point d'ailleurs une simple fantaisie puisqu'elle est sanctionnée par des autorités incontestables. En effet, les lettres patentes par lesquelles l'empereur d'Allemagne Charles VII octroie, en 1742, le titre de comte à Pierre-Anne de Courten et à son frère Maurice (fig. 13), de même que celles données par Louis XV au comte Pancrace (fig. 14), issu d'une autre branche, maintiennent toutes,

Prenons, en exemple, la famille des Du Fay. La branche aînée, propriétaire de la seigneurie de Tannay, continua dès 1586 à porter l'écu primitif : de sinople à la fasce d'argent chargée en pointe de trois monts d'or, tandis que Guillaume, fils puîné, qui hérita des autres fiefs, fonda la branche des Du Fay de la Vallaz-Châtillon, devenue aujourd'hui



Fig. 13. Ex-libris du comte Maurice de Courten († 1766).

comme seul et même écu, le blason primitif de la famille.

La famille de Torrenté nous donne, par contre, de très nombreuses formes de brisures. Nous avons vu que la famille de Monthey portait à ses débuts un simple torrent d'argent passant en bande. Une autre branche, bourgeoise de Sion, brisa en accompagnant le torrent de deux trèfles d'or surmontés de deux étoiles du même (brisure par addition de meubles) (fig. 15); une autre branche sédunoise, à laquelle appartenait Marie-Christine, qui épousa un capitaine de Courten (fig. 16), changea



Fig. 14. Ex-libris du comte Ignace-Antoine-Pancrace de Courten († 1789).

Josephus Maria de
Torrente.



Fig. 15. Armes de Joseph-Marie de Torrenté, de Sion († 1837).

les émaux et accompagna le torrent d'azur de deux aiglettes de sable (brisure par modification d'émaux). Une autre enfin, plaça le torrent en pal, c'est-à-dire verticalement, en écartelant de quatre quartiers où l'on retrouve les trèfles de la seconde version et les aigles de sable de la troisième (brisure par écartèlement). Nous pourrions produire encore deux autres formes authentiques des armoiries de la même famille, mais qu'il nous suffise d'avoir démontré ces trois types bien caractéristiques de brisures.

On trouve d'ailleurs des



Fig. 16. Ex-libris de François-Joseph-Christophe de Courten († 1800), et de son épouse Marie-Christine de Torrenté, de Sion († 1823).

exemples analogues chez les de Riedmatten et dans d'autres familles encore.

■ ■ ■

En terminant, je voudrais mettre en garde nos collègues contre les charlatans du blason, c'est-à-dire contre les soi-disants héraldistes auxquels certaines personnes, désireuses de retrouver les armoiries de leur famille, s'adressent de bonne foi. Or, ces peu scrupuleux individus, plutôt que de se livrer à de patientes et minutieuses recherches, trouvent plus simple de fabriquer de toute pièce un blason quelcon-

que qu'ils remettent à prix d'or au trop crédule client.

En frontispice de mes *Ex-libris valaisans*¹, j'ai reproduit les armoiries saugrenues qu'Antoine Bonacina, de Milan, attribua vers 1730 à Jean-François Marclay, propriétaire de l'Ecu du Valais, à St-Maurice, alors que la famille Marclay possédait depuis longtemps déjà son blason authentique, complètement différent. Cette supercherie de Bonacina a eu, hélas, de multiples imitations dans notre époque contemporaine et je tiens à préciser que l'héraldique, comme toutes les choses du passé, mérite d'être soumise au crible de la critique scientifique pour être épurée de l'œuvre des faussaires et des gens peu scrupuleux.

C'est par cette mise en garde que je terminerai cette rapide excursion dans les jardins de notre histoire.

Monthey, 4 décembre 1940.

Dr Alfred COMTESSE

¹ Voir *Annales Valaisannes*, tome 6 (1926-1928), pp. 4 et suivantes.